

Quelques pas sur le Camino de Santiago de Compostelle

Claire et David, 2006

Mon intérêt pour la route de Compostelle remonte à un cours de littérature anglaise au La Mennais Prep d'Alfred, ME, en 1958. Chaucer, qui écrivait au quatorzième siècle, avait choisi comme cadre littéraire de ses *Canterbury Tales*, un pèlerinage médiéval. Le Frère Robert Francoeur nous avait parlé des trois grands pèlerinages du Moyen-Âge : Jérusalem, Rome, et Saint-Jacques. Depuis ce jour, toute référence à ce pèlerinage, attirait mon attention. En 1989, durant un voyage dans la région de Salamanca, en Espagne, j'ai fait quelques pas sur l'un des sentiers de Compostelle, juste assez pour faire luire à mes yeux la possibilité d'un tel voyage, un beau jour.

Ce beau jour, il semblait bien vouloir se concrétiser en janvier 2006. Comme coup d'envoi de la retraite de Claire prévue pour juin, nous avons pensé à un voyage à Terre-Neuve. Parlant pour parler, je lançai à Claire que ce rêve de faire la route de Compostelle m'avait toujours poursuivi. Il n'en fallait pas plus. C'était parti!

De quoi était faite cette attraction? C'était une belle macédoine : un mélange de soif de religieux, de spirituel, de recherche de paix, de vie dans la nature, de quête personnelle, d'imagination, de culture, d'histoire, et de goût de l'aventure.

J'avais le goût de faire avec autant d'ouverture que possible la démarche que font chaque année des centaines de milliers de pèlerins, mais sans attente : laisser au *camino* le soin de se dire, et garder au minimum toute idée préconçue par rapport à cette démarche. C'est peut-être cette ouverture à tout qui a permis de goûter à

tant de rencontres imprévues et de découvertes inattendues.

Préparatifs :

Dès l'étape de la préparation, l'aventure était lancée. Cette préparation s'est faite à divers niveaux :

- la motivation : elle existait depuis longtemps
- la rencontre de personnes qui avaient fait le camino : nous avons reçu de nombreux conseils de Maryse et Clovis Jacob, de Shédiac, qui avaient déjà fait le camino trois fois, et l'ont refait depuis, de Gilberte Saulnier et Gérard Boudreau, de Tracadie. Depuis, Gérard a refait le camino, à partir de Le Puys, en France : 1600 kilomètres.
- les associations : les associations des Pèlerins de St-Jacques en Acadie, et du Québec à Compostelle ont beaucoup à offrir aux néophytes.
- vérification de notre état de santé
- préparation physique : programme *Curves*, pour Claire, *Cœur en santé*, pour David, marche.
- préparation matérielle : sac à dos, chaussures, vêtements adéquats tout en visant à ne pas dépasser 10 kilos.
- passeports et billets
- lectures
- guides du camino
- cours minimal d'espagnol

Ceci peut paraître beaucoup de préparatifs pour quelqu'un qui prétend faire une expérience « ouverte », mais, ouverture n'est pas imprudence. C'est pour avoir négligé l'un ou l'autre de ces points que plusieurs ont du abandonner le chemin.

Le camino

L'Europe est sillonnée de sentiers qui aboutissent à Santiago de Compostella. Le chemin que nous avons choisi est nommé le Camino Francés. Il part de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans le sud de la France, traverse les Pyrénées, et se rend à Santiago en passant par Roncesvalles, le Roncevaux de la Chanson de Roland, Pamplona, Logroño, Burgos, Leon, Astorga, et une litanie de petits hameaux.

La variété, l'amplitude, et la beauté des paysages ne peuvent qu'éveiller l'émerveillement. Ce sont montagnes, vallées, sous-bois, champs cultivés, vignes, pâturages. Le son des cloches d'églises, comme des cloches à vaches, ainsi que le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles, le son de pas et du bourdon martelant le chemin : tout contribue à la paix intérieure et permet de goûter à un rythme de vie au ralenti.



Toutes les routes mènent... à Santiago

Parfois, lorsque le sentier côtoie les grandes voies, les bruits agressifs de la circulation lourde rappellent que dans un autre monde, la vie continue, et font goûter et apprécier plus encore, la richesse de la paix et du silence.

Le **camino** prend divers visages : tantôt un simple sentier dans la nature, tantôt un chemin de ferme menant à un champ ou à une vigne. Ici, il côtoie la grande route, là,

il gravit une montagne, ou longe des vallées. Sur la *meseta*, la vue embrasse des kilomètres de plaines, à El Acebo, les montagnes dominent tout autour. Le camino peut serpenter à perte de vue, ou disparaître à cinquante pas devant.



C'est le camino à perte de vue!

Un instant, sous le pied, un tapis mousseux, puis, sans crier gare, des pierres instables à s'en tordre les chevilles. Le beau sentier des jours ensoleillés devient borbier de glaise ou d'argile, ou torrent sous la pluie. Parfois aucune personne ou animal en vue, et, soudain, on se retrouve entouré d'un groupe, ou noyé dans le flot de 1500 brebis en transhumance.



Place aux brebis!

Le camino peut mener par la *calle major* d'un petit bourg qui jadis a été prospère, mais où n'habitent plus que trente-cinq personnes, ou, comme à l'entrée de Burgos, traverser une zone industrielle

étouffée de smog où il faut cheminer durant deux heures et demi. Toujours, il conduit à la vieille ville avec sa cathédrale ou ses églises, cette *albergue*, ce bar, ou ce monastère devenu paradior.

Le **gîte** du pèlerin présente aussi plusieurs visages. Parfois, dans l'esprit du pèlerinage d'antan, l'auberge n'impose aucun frais de séjour autre que l'obole que tu peux ou veux bien laisser. Ailleurs, on demande de trois à dix Euros pour la nuit.

Certaines auberges sont entretenues par la paroisse, d'autres par la municipalité, ou encore sont privées. Elles sont situées dans des monastères, des salles paroissiales, des soubassements d'églises, des greniers, d'anciennes écoles, des hôtels de villes, ou comme à San-Anton, dans les ruines d'un monastère, protégées des éléments que par un rideau.

On y dort dans un alcôve avec chambrette pour deux personnes, ou dans un immense dortoir qui héberge cent pèlerins et plus; sur un matelas au sol, ou sur un lit à un, deux, ou trois étages.

Une partie importante du rituel, dès l'arrivée dans une auberge, est la douche et le lavage du linge. La plupart des gîtes ont des douches, mais, il n'est pas rare, surtout aux temps de grande affluence, d'y manquer d'eau chaude. Il est très important d'étendre le linge tôt, pour qu'il puisse sécher avant le coucher du soleil. Certaines auberges possèdent laveuse et sècheuse, mais il faut souvent faire la queue, surtout aux jours de pluie.

Plusieurs gîtes sont munis de cuisinette où chacun peut préparer ses propres repas ou encore partager avec d'autres pèlerins. Certaines auberges servent des repas, mais la plupart non.

En général, les lumières s'éteignent très tôt. Le matin, souvent avant le lever du soleil, les plus ardents se préparent dans le

noir; mais tous, avant 8h00, doivent avoir repris la route. « *Ultreia!* », et « *Buen camino!* »

C'est peut-être les **repas** qui demandent le plus d'adaptation aux pèlerins nord-américains. Vu le départ matinal, dans bien des endroits, on ne peut trouver déjeuner, ni même un café avant de partir. Dans les restaurants, en Espagne, les heures où on sert les repas sont beaucoup plus restreintes que chez nous. Le dîner est servi entre deux heures et quatre heures et demie. Dans bien des endroits, on ne peut trouver de souper avant neuf heures du soir, bien que, pour accommoder les pèlerins, certains restaurants commencent à servir le souper vers sept heures. Aux autres heures, on ne peut obtenir que *tapas* genres de hors-d'œuvres, et *bocadillos* ou sandwiches, mais rarement à l'américaine. Sur le camino, la plupart des restaurants offrent le menu du pèlerin, pour environ huit euros. Ceci comprend l'entrée qui souvent constituerait un repas en soi, le repas principal, le vin, et un dessert.

Les nombreuses **églises**, la majesté de ces temples, et la profusion de couvents et monastères rencontrés sur le camino sont témoins de la foi de l'âge où ils ont été construits. Un grand nombre ont été confisqués par l'état au cours du dix-neuvième siècle. D'autres ont été vendus, ou sont tombés en ruine lors de la dissolution d'ordres religieux, tels les templiers et les antonins.

Comme par ici, le nombre de prêtres en Espagne a grandement diminué, mais, dans la plupart des paroisses, vers 20h00, on peut encore à chaque jour, assister à la messe, et recevoir la bénédiction des pèlerins. Dans de nombreux endroits on trouve des églises closes, ou qui n'ouvrent qu'à certaines heures de la journée. Beaucoup sont plus musées que lieu de culte. Presque toutes hébergent des trésors d'art religieux d'une valeur inestimable.

Le visage du pèlerinage de Santiago se transforme au fil des ans. On n'y trouve plus de gens à qui le pèlerinage est imposé par l'ordre civil, en châtiement pour des crimes commis, ou par l'Église comme pénitence pour des fautes graves. Comme par le passé, nombreux sont ceux et celles qui y vivent une expérience religieuse profonde, mais, sous la poussée de campagnes de publicité touristique, ou encore, par le fait qu'en 1985, Santiago a été inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, et que le Camino Francès le fut en 1993, on y rencontre de plus en plus de randonneurs et de touristes. Cheminants de tout plumage font bon ménage sur la route. Cette fraternité est sans contredit l'un des principaux traits de l'expérience du camino.

Beaucoup d'Européens font la route par étapes, selon le temps que leur permet leurs vacances, reprenant cette année d'où ils avaient terminé l'année dernière. Et toujours, Santiago appelle.

Les rencontres :

Les rencontres de personnes constituent l'une des facettes les plus enrichissantes du pèlerinage. Nous y avons rencontré des gens de plus de 20 nationalités différentes, et de presque toutes les provinces du Canada.

Ici, le statut perd de son importance. Chacun est un monde de richesses, et le partage fuse, spontané. L'une vient y faire le deuil de la perte d'un être cher. Ce jeune diplômé de l'université veut réfléchir avant d'entreprendre une carrière. Un oncologue pour enfants, vient y chercher la sérénité et refaire ses forces avant de poursuivre son travail. Une fonctionnaire, à dix ans de la retraite, riche de son expérience de fraternité sur la route, veut employer le reste de sa carrière à rapprocher les deux groupes ethniques rivaux de son pays. Ce jeune ministre protestant retourne à sa communauté avec

une vision renouvelée de son ministère. Ce jeune couple d'Israël vient tenter de se resituer face au conflit qui oppose Israël et le Liban. Un jeune couple, s'y prépare au mariage, cette autre y fait sa lune de miel. Ce malade décompté, victime du cancer, vient y célébrer un retour inespéré à la santé. Cette personne vient y demander une faveur spéciale, et cet autre, y faire le silence avant une décision importante

Conclusion :

Nommer l'expérience vécue n'est pas chose facile. Même s'il demeure un certain défi à relever, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle approche à peine ce que durent vivre les pèlerins du Moyen-Âge qui entreprenaient la route sans carte routière, sans route balisée, et jouissant d'un réseau d'hôtellerie beaucoup moins organisé que le nôtre.

Il faudrait faire un effort inouï pour bloquer l'expérience transformante du sacré, de la fraternité, de l'émerveillement devant l'immensité et la beauté de la nature, le dépaysement, le silence, le vide et la plénitude, l'usure du temps, de la fatigue et des malaises. Nombreux sont ceux et celles qui en gardent un petit goût de *revenez-y!*

